

D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique

Louis Quéré

Résumé

Cet article plaide pour le développement du paradigme communicationnel dans l'analyse sociale, y compris dans l'analyse de la communication sociale elle-même. Il tente de préciser la différence qu'un tel paradigme introduit dans l'approche des faits sociaux. Considérant que la conception prédominante de la communication, qui est représentationniste et cognitiviste, cède au mythe du donné et du déterminé-en-soi, l'auteur lui oppose un modèle intersubjectiviste et pragmatiste. Cet article engage ainsi le débat avec les auteurs qui proposent une théorie cognitive de la communication.

Abstract

This article calls for the development of a communicational paradigm in social analysis, including in the analysis of social communication itself. It tries to make clear the difference that such a paradigm introduces in the approach to social facts. Considering that the predominant conception of communication, that is representationalist and cognitivist, gives in to the myth of fact and of determination-in-itself, the author opposes an intersubjectivist and pragmaticist model. This article thus joins the debate conducted among authors who propose a cognitive theory of communication.

Citer ce document / Cite this document :

Quéré Louis. D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique. In: Réseaux, volume 9, n°46-47, 1991. La communication : une interrogation philosophique. pp. 69-90;

doi: 10.3406/reso.1991.1832

http://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1991_num_9_46_1832

Document généré le 07/06/2016



D'UN MODELE EPISTEMOLOGIQUE DE LA COMMUNICATION A UN MODELE PRAXEOLOGIQUE

Louis QUERE

«L'acte de communiquer ne se traduit pas par un transfert d'information depuis l'expéditeur vers le destinataire, mais plutôt par le modelage mutuel d'un monde commun au moyen d'une action conjuguée: c'est notre réalisation sociale, par l'acte de langage, qui prête vie à notre monde (...). En fait un tel réseau continu de gestes conversationnels, comportant leurs conditions de satisfaction, constitue non pas un outil de communication, mais la véritable trame sur laquelle se dessine notre identité » (Varela, Connaître, p.115)

u'est-ce qui est en jeu dans le dévelop-pement actuel de l'approche communicationnelle en sciences de l'homme et de la société ? Pas moins sans doute qu'un changement de paradigme pour l'analyse sociale. Certes l'idée d'une analyse des phénomènes sociaux en termes de communication ne date pas d'aujourd'hui. Elle a inspiré plusieurs programmes de recherche, depuis le pragmatisme américain et l'interactionnisme social jusqu'au structuralisme. Néanmoins un approfondissement de la perspective communicationnelle semble avoir eu lieu ces dernières décennies, dans le sillage de la phénoménologie, de l'herméneutique, de l'analyse wittgensteinienne du langage, et de leurs expressions sociologiques.

Peut-être dois-je préciser immédiatement que je ne vise pas tant le regain d'intérêt manifesté pour le thème de la communication — qui, comme il est dit parfois, a été « à la mode » ces temps-ci, que ce soit dans les médias, dans la gestion des entreprises ou dans la recherche — que le développèment d'une façon de concevoir le monde, l'homme et la vie sociale, qui accorde à l'action communicative et « à la communauté de communication » ce qu'on peut appeler un « statut transcendantal ».

Par approche communicationnelle, j'entends l'usage de la notion de communication comme schème conceptuel pour rendre compte de l'activité et de l'organisation sociales, des rapports sociaux et de l'ordre social, ce schème étant investi dans l'élucidation de problèmes métathéoriques, dans l'analyse conceptuelle, dans la formulation de théories et dans la réflexion méthodologique. Ce schème est communicationnel dans la mesure où:

- a) il rapporte l'objectivité et la subjectivité, l'individualité et la socialité, en tant qu'elles se spécifient réciproquement et simultanément, aux pratiques par lesquelles les membres d'une collectivité donnent forme et sens à leurs interactions avec le monde et avec les autres, dans le cadre de l'organisation de leurs activités pratiques ;
- b) il accorde le primat non pas à la représentation adéquate, d'un point de vue d'observateur désengagé, des propriétés d'un monde extérieur ou d'un monde intérieur prédéterminés, mais à l'« activité organisante » conjuguée des acteurs sociaux, par laquelle un monde commun, un « espace public », un champ pratique, un sens partagé d'une réalité commune, sont continuellement modelés et maintenus comme conditions et résultats de l'action;
- c) il rapporte le sens, la rationalité, l'intelligibilité, l'intercompréhension, qui sous-tendent la coopération sociale, non pas à la subjectivité individuelle ou à l'objectivité de l'histoire, d'une situation ou d'un fonctionnement social subjectivité et objectivité posées comme origines mais à une production et à une réception concertées

dans l'espace public, donc à une action collective, à des pratiques communes, à des opérations méthodiques que des sujets appartenant à une même communauté de langage et d'action, et disposant de médiations symboliques partagées (concepts, jeux de langage, formes institutées) effectuent les uns par rapport aux autres et par rapport au monde;

d) il accorde une place essentielle au langage et l'appréhende dans ses différentes dimensions; il considère en particulier que le langage ne sert pas seulement à désigner ou à représenter les choses, mais qu'il a aussi une dimension expressive et constitutive, bref qu'il est partie intégrante des réalités mêmes qu'il permet de décrire et de rapporter.

En d'autres termes, dans ce paradigme, la communication est traitée comme lieu de la constitution sociale des phénomènes que l'analyse sociale se donne pour tâche de décrire et d'expliquer, comme « milieu » dans lequel émergent et se maintiennent les objets et les sujets, les individus et les collectifs, le monde commun et la société. Mais quel sens donner au terme « communication » quand on en fait une dimension constitutive de toute organisation conjointe d'activités pratiques ? C'est à l'éclairage de cette question que je voudrais consacrer les deux premières parties de ce texte.

Le changement de paradigme en cours est pour partie lié à des transformations internes du champ intellectuel et à l'évolution des différentes disciplines. Mais je n'entrerai pas dans l'explication de ces transformations, qui sont un objet d'investigation en soi. Je voudrais plutôt essayer de cerner le plus précisément possible en quoi consistent les changements qu'introduit l'approche communicationnelle du monde social, et d'identifier quelques-unes de ses implications pour l'analyse et la théorie sociologiques. Ce sera l'objet de la troisième partie du texte.

L'idée qui va guider mon argumentation est que l'approche communicationnelle se présente comme une alternative critique à la tradition « épistémologique » que nous avons héritée du XVII^e siècle. Elle propose une autre conception de la connaissance et de l'action, du monde et de la société, de l'individu et de socialité aue la conception « représentationniste » et cognitiviste. Le problème est donc d'abord de réussir à substituer au modèle repré-sentationnisteinformationnel de la communication un modèle proprement « commu-nicationnel ». Ce que permet, à mes yeux, de faire une conception « praxéologique » de la communication, articulée à une problématique de la construction intersubjective de l'objectivité, de la subjectivité et de la socialité, et à une conception « constitutiviste » du langage, de l'expression et de la cognition.

Représentation ou constitution par l'action réciproque ? Deux schèmes pour rendre compte de la communication.

Il me semble en effet qu'on peut opposer schématiquement deux grandes conceptions communication. L'une « épistémologique », au sens où elle raisonne en termes de production et de transfert de connaissances sur le monde et les personnes ; elle relève pour l'essentiel du schème de la représentation. L'autre est « praxéologique » et relève du schème de la constitution d'un monde commun par l'action, ou, comme on le dit parfois en sciences sociales, du schème de la « construction sociale de la réalité ». Seule, me semble-t-il, la seconde conception est susceptible d'alimenter le changement de paradigme dont est virtuellement porteuse l'approche communicationnelle des phénomènes sociaux. Je voudrais mettre en évidence les prémisses de chacun de ces deux modèles, et justifier l'abandon de la conception « épistémologique » de la communication1.

^{1.} J'emploie le terme épistémologique au sens anglais du terme. L'epistemology est la théorie de la connaissance. Le mot français correspondant le mieux à epistemological serait gnoséologique. J'appelle épistémologique le modèle de la communication qui raisonne en termes de formation et de transmission de représentations adéquates des propriétés des choses, grâce à des processus mentaux et à des pratiques d'« indiciation » d'états internes.

Le schème représentationniste.

C'est spontanément que nous envisageons la communication comme un processus de transmission d'informations. En suivant les intuitions du sens commun nous atteignons les principales présuppositions de base du schème représentationniste :

a) la communication est, quant à son contenu, une affaire d'acquisition, de transmission et de traitement de l'information, c'està-dire d'élaboration, de diffusion et de réception de représentations du monde réel qui sont dans l'esprit et prennent la forme de pensées, d'hypothèses ou de faits (en effet connaître c'est se représenter adéquatement ce qui est en dehors de l'esprit) ;

b) quant à sa modalité ou à son processus, la communication consiste à susciter chez un destinataire des représentations ou des idées semblables à celles qu'il y a dans l'esprit de celui qui délivre le message;

c) il est essentiel, pour qu'il y ait communication, et pas seulement révélation involontaire d'informations, que la transmission d'informations soit intentionnelle, c'està-dire que le communicateur ait à la fois une intention d'informer d'un certain contenu et une intention de faire reconnaître son intention d'informer, le contenu de ces intentions, qui sont des états psychologiques ou mentaux, devant pouvoir être mentalement représenté (car, comme dit Locke, le propre d'une idée est de « se tenir devant l'esprit d'un homme qui pense ») ;

d) la communication réussit quand des représentations similaires sont produites chez le communicateur et son destinataire. Pour les uns, disons les sémiologues, qui raisonnent en termes de codage et de décodage de messages, ce qui garantit cette réussite de la communication c'est une bonne application du code. Pour les autres, disons les intentionnalistes, ce qui est déterminant c'est le processus d'inférence par lequel un destinataire calcule les intentions et les représentations exactes d'un communicateur. Ces derniers insistent sur l'importance de la reconnaissance des intentions communicatives, car ce sont elles qui permettent au des-

tinataire d'inférer ce dont le communicateur a voulu exactement l'informer (cf. Sperber et Wilson, 1986).

e) la communication est un processus de production et d'interprétation de signes à travers lesquels des partenaires d'interaction se rendent mutuellement manifestes les faits, les hypothèses ou les pensées dont ils veulent informer les autres. Dans un cas (modèle sémiologique), il s'agit de signaux dont il faut extraire un message ; dans l'autre (modèle ostensif-inférentiel), il s'agit d'indices permettant d'inférer des représentations et des états mentaux (je considère que ces deux modèles de la communication distingués par Sperber et Wilson relèvent du même schème « épistémologique »).

On peut décomposer comme suit le système des prémisses qui sous-tend ce schème informationnel de la communication. prémisse principale est que la communication a un enjeu essentiellement cognitif: elle contribue à modifier l'« environnement cognitif » des agents, c'est-à-dire, au sens de Sperber et Wilson, dont la théorie est un des plus beaux fleurons du schème représentationniste, l'ensemble des faits ou des hypothèses qui sont manifestes (perceptibles ou inférables) pour un individu, et sur la base desquels il agit. Cette prémisse principale comporte trois éléments. D'abord, le monde est pré-défini, et ses propriétés sont indépendantes de la perception et de l'activité cognitive des sujets de la connaissance, qui se contentent de recouvrer ou de reconstituer une réalité extrinsèque. Le second élément est la conviction qu'il y a une séparation claire et nette entre les idées, les pensées, les représentations et les descriptions, d'un côté, et ce sur quoi elles portent, c'est-à-dire le monde réel, qu'il soit externe ou interne, de l'autre. Le troisième élément est l'idée que l'activité cognitive est une affaire de construction et de validation de représentations adéquates des propriétés de ce monde réel prédéterminé, que ce soit à l'aide du langage, d'images ou d'artefacts. Font partie de ce monde réel pré-défini aussi bien les états internes des sujets, qui peuvent communiquer leurs intentions, désirs, croyances, pensées, sentiments, émotions, etc. — en tant qu'états intentionnels, réels, discrets, individués et directement accessibles à leurs possesseurs — que les états de choses, les événements, les objets et les personnes.

Une deuxième prémice essentielle du schème représentationniste est la conviction que face au monde et aux autres se tient un sujet « épistémologique » dont l'esprit est, comme le dit Rorty, « le miroir de la nature ». D'où le privilège accordé au point de vue de l'observateur qui produit, valide, transmet et infère des représentations (y compris via la reconnaissance d'intentions informatives et communicatives), auxquelles il a directement accès sur le mode de l'obervation interne grâce à l'« œil de l'esprit ». Le modèle « épistémologique » ne connaît au fond que des sujets monologiques. Dotés d'états internes et de représentations mentales, ceuxci ne se rapportent au monde et aux autres que dans une posture d'observation et d'objectivation. Ils fixent dans des faits ou dans des hypothèses les propriétés d'un monde (externe et interne) prédéfini. Ils essaient de savoir quels sont les faits ou hypothèses qui sont aussi manifestes pour les autres. Dans leurs rapports communicatifs entre eux, ils cherchent à établir, à partir d'indices et par des inférences, quelles sont leurs intentions informatives respectives, en tant que représentations ou faits dans l'esprit. Enfin s'ils communiquent entre eux, c'est essentiellement pour modifier leurs « environnements cognitifs », c'est-à-dire leurs représentations, et, par là, déclencher des comportements. Ces sujets sont des observateurs désengagés (C.Taylor): pour accéder à la nature intrinsèque des choses et construire une représentation « absolue » des propriétés du monde réel, y compris des intentions et des représentations de leurs partenaires d'interaction, ils doivent faire abstraction de tout point de vue et de toute appartenance à une communauté de communication.

La troisième prémice est une conception purement factuelle de la subjectivité. Outre qu'il est capable de représenter mentalement des faits et d'observer directement ses re-

présentations, le sujet « épistémologique » a des états intentionnels (désirs, croyances, intentions, pensées, opinions), qui sont eux aussi des réalités en soi, indépendantes de ses activités et susceptibles d'être représentées comme faits. Ces états sont supposés directement accessibles à celui qui les possède ; ils n'impliquent donc aucune médiation; et ils sont censés causer ses comportements et ses gestes (cf. la définition de la pensée par Descartes: « tout ce qui est tellement en nous que nous en sommes immédiatement connaissants »). L'action se divise alors en deux composantes : des mouvements physiques et des états mentaux qui les dirigent. La signification des actions, ou leur intentionalité, est le produit des idées qui les ont engendrées ou qu'elles incarnent. Dans cette perspective, communiquer est un comportement causé ou motivé par l'existence d'une intention préalable d'informer (de faire connaître un fait, une pensée, une hypothèse) et d'une intention, tout aussi préalable, de faire reconnaître cette intention d'informer; cette reconnaissance de second niveau étant essentielle à la saisie des informations que le communicateur veut transmettre. Ces états intentionnels, dont le sujet est capable de se représenter mentalement le contenu, sont en tout état de cause des événements ou des états indépendants de l'action communicative elle-même, qui, elle, consiste à les rendre mutuellement manifestes par la production et l'interprétation d'indices. La compréhension est donc essentiellement une affaire de formation de représentations adéquates ou d'accès à ce que le communicateur a dans l'esprit (par observation et inférence); et la détermination de ce à quoi un locuteur fait référence dans le monde passe par une reconstruction de ses intentions et de ses représentations. Enfin, ce sujet « épistémologique » sait agir stratégique-ment — il sait produire des indices qui donneront à reconnaître ses intenttions — et il est doué d'une compétence sémiologique (il sait associer des messages à des signaux) et d'une compétence dans l'ordre du raisonnement logique (il sait inférer des conclusions à partir de prémices et des représentations à partir d'indices).

La quatrième prémice est l'application de ce schème dualiste au langage lui-même. Le monde étant prédéfini en dehors du langage et indépendamment de toute activité langagière, le langage ne sert qu'à désigner les entités du monde et à construire des représentations adéquates de leurs propriétés. Mais, à la limite il pourrait être remplacé dans cette fonction par d'autres moyens, des images ou des formules mathématiques par exemple. Ceci vaut aussi pour la manifestation des états intentionnels des sujets dans la communication. Le langage n'est pas essentiel à cette manifestation, puisqu'elle est affaire de production et d'interprétation d'indices permettant à la fois de reconnaître des intentions réelles et de faire raisonnablement des attributions d'« attitudes propositionnelles » (désirs, croyances, etc.). Une telle conception du langage a des implications importantes quant à la théorie de la signification et de la compréhension qu'elle rend possible. Charles Taylor a parfaitement mis en évidence ces implications, dont la principale est de thématiser la signification dans une problématique de la représentation d'états - états de choses et états intentionnels —, et donc de supposer que l'on peut comprendre un langage et ses usages dans une posture d'observateur monologique (puisqu'il ne s'agit que d'établir des faits et d'inférer des représentations). On ne s'étonnera donc pas que le schème représentationniste fasse de la vérité la notion sémantique clé — les descriptions dans lesquelles le langage représente les choses sont susceptibles d'être vraies ou fausses —, qu'il appréhende le rapport du faire et du dire, ou de l'être et du langage, dans une problématique de la correspondance ou qu'il s'efforce de dégager dans les différents types d'actes de langage un noyau représentatif identique susceptible de vérité. On considérera par exemple qu'un ordre, une promesse, une question dépeignent les états de choses qui les satisfont, qu'ils en donnent une représentation linguistique. En distinguant ainsi dans tout acte de langage un

contenu représentatif et une attitude vis-àvis de ce contenu, cette approche permet de faire des attributions d'« attitudes propositionnelles » aux locuteurs (croyances, désirs, intentions, etc.).

Le schème constitutif

Peut-on raisonner autrement et défendre une conception de la communication qui ne bénéficie pas nécessairement de l'appui des intuitions du sens commun? Il suffit en fait d'écarter le « préjugé du monde objectif » et la conception représentationniste de la connaissance et de l'action qu'il induit, pour découvrir d'autres thématisations possibles de la communication. Celle qui nous intéresse prend en quelque sorte le contre-pied du schème « épistémologique ». Elle ne traite pas l'objectivité du monde et la subjectivité des agents (i.e. à la fois leur intériorité et leur statut de sujet autonome et responsable) comme données ; elle les rapporte à une « activité organisante », médiatisée symboliquement, effectuée conjointement par les membres d'une communauté de langage et d'action dans le cadre de la coordination de leurs actions pratiques.

Si la communication n'est pas transmission d'informations par codage et décodage, ou par « indiciation » d'intentions communicatives et inférence, que peut-elle être d'autre ? Le caractère herméneutique du modèle anti-représentationniste ne doit pas conduire trop vite à remplacer la transmission d'états internes et de représentations d'états de choses (faits ou hypothèses) par la compréhension mutuelle ou l'intercompréhension. Car on risque de simplement déplacer le problème, tant il est tentant de s'en tenir à une conception représentationniste de la compréhension (la compréhension comme accès à la subjectivité d'autrui, à ses intentions, motifs, etc.). Or, c'est précisément le schème épistémologique de la représentation, comme noyau de la conception de sens commun de la communication, qu'il s'agit de déconstruire. Comme schèmes alternatifs classiques on a ceux de l'expression et de la constitution. Encore faut-il, pour qu'ils puissent féconder une approche non représentationniste de la communication, qu'ils soient soustraits aux prémices de la tradition épistémologique ou, comme dit Habermas, de la philosophie de la conscience. Ce qui est possible s'ils sont reconstruits comme schèmes praxéologiques, c'est-à-dire en termes d'activité, de pratiques ou d'opérations, et si est reconnu le primat du caractère « incarné » de l'expression et de la constitution, par rapport à la conscience claire et distincte que permettent la réflexion et la formulation discursive.

Ouand on procède à ce changement de perspective, la communication devient une affaire de « modelage mutuel d'un monde commun au moyen d'une action conjuguée », pour reprendre l'excellente formulation de Varela dans le texte cité en exergue. L'idée fondamentale est alors que la communication est non pas un processus dans lequel des états intentionnels préalablement pourvus de leurs détermination, où des faits et des hypothèses (représentations d'un monde réel prédéfini) deviennent mutuellement manifestes, mais une activité conjointe de construction d'une perspective commune, d'un point de vue partagé, comme base d'inférence et d'action. En particulier cette perspective commune permet aux partenaires de spécifier le mode sur lequel ils se rapportent temporairement les uns aux autres et au monde, et donc de construire, de façon concertée et sur le mode du « sens incarné », ce qu'ils se rendent mutuellement manifeste ou sensible dans l'interaction : à savoir une façon de se lier, une structure d'attentes réciproques, un monde et un horizon communs, et bien sûr un « contenu » de la communication (qui n'est disponible sur le mode de représentations discrètes, bien individuées, que de facon dérivée, i.e. en fonction d'un accomplissement situé). Cette définition s'applique aussi bien à la communication ordinaire qu'à la communication sociale sur la scène publique (où la construction d'une perspective commune sur les événements est l'objet d'une action collective).

Le cœur de la communication consiste alors pour les agents à façonner ensemble cette perspective commune qui leur permet de configurer, conjointement et de façon « incarnée », leurs intentions informatives et communicatives respectives, ainsi que de se rendre mutuellement manifeste ce dont il est question entre eux. Quand je parle de perspective commune, je n'entends ni un accord sur les pensées ou sur les opinions, ni une convergence de points de vue personnels, mais le fait, pour des partenaires, de construire ensemble le lieu commun à partir duquel ils vont momentanément se rapporter les uns aux autres, se rapporter au monde et organiser leurs actions réciproques. Donc pour le modèle « praxéologique », la communication est essentiellement un processus d'organisation de perspectives partagées, sans quoi aucune action, aucune interaction n'est possible. Ce processus peut être explicité en termes de construction conjointe d'un espace public, selon des modalités qu'il appartient à l'analyse de mettre au jour.

On remarquera tout de suite en quoi ce raisonnement s'écarte de celui du modèle épistémologique : on a désormais affaire à une activité conjuguée de construction d'un espace public, de façonnement d'un monde commun et de configuration réciproque des termes de la relation dans l'interaction avec les autres et avec le monde, et non plus simplement à un calcul de représentations ou d'états à partir d'indices. En outre, l'individuation des intentions de communication (vouloir dire) et la détermination des contenus de la communication (ce dont il est question entre les partenaires) se passent entièrement entre les agents, dans leur espace public, et sont leur œuvre conjointe. Les intentions et les référents (ce à quoi il est fait communément référence) sont des émergences ; ils procèdent d'un accomplissement concerté, qui est médiatisé à la fois par le temps et par des pratiques, des opérations, des symboles, des concepts et des significations publics. Bref, il n'y a plus dans ce modèle de monde prédéfini, qu'il soit externe ou interne, qu'il s'agirait de représenter adéquatemet. C'est dans l'action communicative, en tant qu'elle est un processus de « publicisation », que les choses et

les êtres acquièrent leur déterminité — à toutes fins pratiques — à travers la construction de relations avec un « nous ».

Enfin le langage revêt ici des dimensions nouvelles. Le dualisme du modèle « épistémologique » étant aboli, le langage et le monde réel cessent de se rapporter l'un à l'autre sur le mode de deux ordres de réalité indépendants. Contrairement au modèle « épistémologique », le modèle « praxéologique » attribue au langage, outre la dimension représentative, une dimension expressive et une dimension constitutive. Il considère que le langage est une médiation essentielle dans la « réalisation sociale qui prête vie à notre monde » parce qu'il y a une « constitution langagière de l'être du monde » (Gadamer). Ou encore, que comprendre un langage implique autre chose qu'établir les conditions de vérité de représentations linguistiques d'états de choses ou d'événements, à savoir comprendre les activités sociales dont il est partie intégrante, comprendre ce qui articule les pratiques, les orientations et les relations des gens dans une « forme de vie ».

La rhétorique de la transmission et du traitement de l'information n'a plus grand sens dans ce cadre. Car ce qui a valeur d'information émerge, localement et sans représentation, c'est-à-dire de façon incarnée, dans la structuration d'une interaction à la fois avec les autres et avec un environnement. D'autre part, la conception représentationniste se défait complètement, avec le privilège qu'elle accorde à la posture de l'observateur désengagé, dès lors que se découvrent la structure normative et morale des « faits », le caractère social de la « manifesteté mutuelle » (Sperber et Wilson) des intentions et des représentations, ainsi que leur ancrage dans l'action collective d'une communauté de pratiques et de communication. Pour le mettre en évidence, je m'appuierai sur deux exemples, l'un emprunté à une étude réalisée par Marc Relieu pour son D.E.A. de sociologie, l'autre à l'étude des conversations ordinaires. A partir de ces deux exemples, je voudrais indiquer le plus précisément possible, sur quelques points, en quoi consiste le mode de raisonnement appliqué à la communication par le schème « praxéologique ».

La communication comme processus de publicisation.

La construction d'un monde commun

S'intéressant aux problèmes de coordination de l'action entre voyants et non-voyants, M. Relieu a travaillé sur l'enregistrement vidéo d'un repas entre amis, auquel participait un non-voyant. Un incident significatif a retenu son attention: le petit groupe finissait de prendre l'apéritif autour de la table sur laquelle le repas allait être servi, quand l'hôte proposa qu'on goûte le vin qu'un des participants avait apporté. Il suggéra précisément à A., le non-voyant, de donner son avis sur ce vin. B., le voisin de A., saisit aussitôt la bouteille et proposa à A. de le servir, pour qu'il honore la demande de l'hôte. A., qui savait qu'il avait encore un peu d'apéritif dans son verre, lui demanda d'attendre un peu, et se dépêcha de terminer son apéritif, ignorant qu'il disposait d'un verre de table pour le service du vin. Quelques secondes plus tard, voyant qu'il avait fini son apéritif, B. lui indiqua qu'il lui servait le vin comme convenu. Croyant que le vin avait été versé dans le verre où il avait pris l'apéritif (il avait bien identifié la position de ce verre sur la table), A. porta le verre vide à la bouche avec le geste qui convient pour un tel rituel, et, découvrant qu'il ne contenait pas le vin escompté, s'adressa au serveur avec un brin de reproche dans la voix: « Mais tu ne m'as pas servi! ». Confus, B. lui expliqua alors qu'il avait un verre de table devant son assiette et que le vin lui avait été servi dans ce verre. A. lui fit remarquer qu'il aurait dû l'en prévenir.

Ce qu'illustre cet exemple, c'est d'abord le fait que l'information pertinente se constitue localement dans le cadre d'une activité et qu'elle émerge en fonction de la structuration de l'environnement d'une action par un processus de sélection et d'ordonnancement, dont résulte un champ déterminé de visibilité. S'engager dans l'activité rituelle qui consiste à goûter le vin au début d'un repas rend mutuellement manifestes, parce que pertinents pour l'accomplissement de cette activité, certains éléments de l'environnement ou certains états de choses — des verres par exemple qui jusque-làn'ont pas retenu l'attention, et donc le « fait » qu'il y a des verres de table distincts des verres à apéritif. La visibilité de ces objets et de ces états de choses est en quelque sorte produite par leur appariement avec l'action en cours, c'est-à-dire par le fait que cette action fait émerger « son » monde, avec des premiers plans et des horizons, des états de choses et des attentes. Dans le cas présent, le non voyant ne fait manifestement pas le même appariement que les autres ; il ne construit pas le même monde. Certes pour lui aussi le fait d'avoir à goûter le vin donne une pertinence particulière à ces éléments de l'environnement que sont les verres, mais il ne se réfère pas aux mêmes verres que les autres, car ne lui est pas manifeste ce qui est manifeste aux autres (et que ceux-ci croient partagé), à savoir qu'il dispose d'un verre de table pour le service du vin. La « manifesteté mutuelle » de ce fait émerge précisément en tant que composante de l'organisation conjointe d'une activité sociale, et suppose une « activité organisante », l'appréhension d'une « configuration sensible » par une appropriation (comme quand on tire un animal du feuillage d'une devinette).

Quant à l'intention de B. — servir du vin pour que A. le goûte plutôt que lui faire une farce par exemple, ou l'amener à se ridiculiser —, elle émerge pareillement dans l'interaction en tant qu'intention incarnée dans l'action qui l'exprime; elle est configurée publiquement dans la production et la reconnaissance de ce que B. fait comme action normale, identifiable en fonction d'us et de coutumes, et attribuable à un agent manifestement capable d'orienter et de contrôler ses actes. Il n'y a pas grand sens à chercher derrière le geste un vouloir-faire qui lui aurait correspondu, une idée qui

l'aurait engendré, ou un état psychologique, avec un contenu mentalement représenté, qui aurait provoqué ou accompagné la réalisation physique de l'acte. Le vouloir-faire de B. est totalement incorporé à ce qu'il fait manifestement, et indistinct de son accomplissement public. Il n'est pas déterminable en dehors de son action effective, dont l'identité suppose un « produire-comme » et un « voir-comme » (sinon l'action se réduit à une séquence de gestes inintelligibles). Par contre, B. aurait pu se justifier après-coup en invoquant des états intentionnels comme raisons d'agir : une croyance, un désir, un vouloir-faire, du genre « j'ai cru que tu avais localisé ton verre de table », « j'ai pensé que tu avais entendu le vin couler dans l'autre verre », etc. Mais il s'agit là d'une capacité engendrée par un faire effectif, plutôt que d'états internes : c'est ce qu'il peut dire à l'appui de ce qu'il a effectivement fait, et non pas la doublure mentale ou psychologique de son acte public.

Cet exemple, qui combine des gestes et des actions verbales, permet de souligner deux autres aspects importants du raisonnement « praxéologique » appliqué à la communication. Le premier est que c'est par un engagement dans l'action, et non par un désengagement permettant une représentation objective, adéquate, de la réalité, que celle-ci s'ouvre à la connaissance, que ses propriétés sont découvertes et que des faits deviennent mutuellement manifestes, parce qu'ils sont précisément constitués comme faits par une activité organisante. C'est un « fait » par exemple que le non-voyant ignorait la présence d'un verre de table devant lui. Mais la factualité de ce « fait » et son devenir-manifeste ont été accomplis par la construction de mondes différents dans le cadre de l'activité conjointe occasionnée par le projet de goûter le vin. D'autre part, les membres de ce groupe savaient bien, par représentation, ce qu'est un non-voyant ; ils étaient donc supposés pouvoir déduire de leur savoir comment se conduire dans leurs interactions avec A. ou déterminer les hypothèses sur lesquelles A. était susceptible de s'appuyer pour traiter la situation. Or, il

apparaît que c'est dans l'organisation d'une activité pratique que deviennent concrètement manifestes ou sensibles, sans représentation, les « propriétés » d'un non-voyant, et cela à toutes fins pratiques puisque ce sont des « propriétés » auxquelles les autres doivent ajuster leurs comportements in situ. A. fait bien partie de l'environnement des actions des membres de ce groupe, mais sur un tout autre mode que celui d'un élément objectif auquel ils s'adapteraient à travers la formation d'une représentation adéquate. C'est dans les détails concrets de l'expérience de l'interaction, dans le contact, pourrait-on dire pour opposer une pensée par contact à une pensée par représentation (C.Taylor), que deviennent manifestes pour les uns et les autres ce que c'est qu'être non voyant et aussi en quoi un non-voyant ne construit pas le même monde comme base d'inférence et d'action. Ce sont, pourrait-on dire, des faits et des propriétés incarnés dans des interactions situées.

Le second aspect intéressant dans cet exemple concerne le caractère incarné de la compréhension commune, ou plus exactement le fait que celle-ci est médiatisée par la construction d'un monde commun d'objets, ou encore d'un champ de visibilité partagé. Par exemple, lorsque B. propose à A. de lui servir le vin pour qu'il le goûte, A. interprète apparemment cette offre comme une incitation à finir rapidement son apéritif, puisqu'il lui est manifeste que son verre à apéritif n'est pas vide et qu'il peut considérer que ce fait est aussi manifeste à B. Ce qui apparaît c'est que pour que cette proposition ait le même sens, le même propos, la même intention pour celui qui la fait et pour son destinataire, il faut qu'ils structurent similairement leur environnement ou le champ de ce qui leur est mutuellement manifeste. Or, dans le cas présent, A. ne sait pas qu'il dispose d'un verre de table pour le vin. Ce qui le conduit, d'une certaine façon, à prêter au propos de B., se proposant de le servir, une intention qu'il ne peut pas avoir pour quelqu'un qui dispose de cette « information » : par exemple, le presser de finir son apéritif pour pouvoir passer à la dégustation du vin. Ce qui importe ici c'est d'abord le fait que la construction d'un monde commun, comme monde de l'action conjointe en cours, produit une visibilité déterminée des objets et des personnes, et aussi le fait que cette construction est circulaire: dans le cas présent par exemple, c'est l'action, orientée vers un but et un terme qui lui sont intrinsèques, qui structure son propre environnement de telle sorte que celui-ci rend l'action elle-même publiquement identifiable comme étant cette action là précisément, et pas une autre, et permet qu'elle s'accomplisse selon sa formalité propre. C'est par la médiation de cet environnement ou de ce monde dont l'action se dote pour s'accomplir que devient manifeste l'intentionalité qui la structure et qu'elle peut être rapportée à des intentions et à des motivations de sujets. C'est ainsi qu'une subjectivité-origine de l'action peut être construite interactionnellement par la médiation de la construction intersubjective d'un monde objectif et vice versa.

L'instauration d'un espace public

Pour le second exemple, je partirai d'une situation décrite par C. Taylor. Il s'agit de deux passagers dans un train circulant dans une région où il fait très chaud. Ils souffrent tous les deux de la canicule. Et il leur est mutuellement manifeste (cela se voit à leur transpiration et à leurs comportements) que chacun souffre de cette chaleur excessive. A un moment donné, l'un s'adresse à l'autre en s'essuyant le front et en disant quelque chose comme « ouillouillouille! ». A strictement parler, il n'apprend rien à l'autre qu'il ne sache déjà, ou ne révèle rien qui ne soit déjà mutuellement manifeste. Pourtant cette prise de parole (on ne peut plus élémentaire) introduit une différence qualitative dans leur co-présence: une relation de type interlocutoire est engagée par le fait de s'adresser à quelqu'un ; une proposition de perspective commune à construire est effectuée à travers la suggestion d'un thème ; un espace public, qui ne se réduit plus à l'espace d'une perception mutuelle, est esquissé. Bref la co-présence corporelle devient un « entre-nous » comme dit Taylor. Alors qu'auparavant un certain nombre de faits ou d'hypothèses étaient mutuellement manifestes aux partenaires du seul fait de cette coprésence corporelle, par simple inférence d'états internes à partir d'indices visibles et interprétables, maintenant ce qui leur devient manifeste est le résultat d'une expression véritable et d'une activité organisante ; il prend place dans l'espace public qu'ils façonnent entre eux en construisant leur relation et leur cours d'action.

Ce nouvel espace public se définit d'abord par un « entre nous », au sens de ce que les agents posent entre eux, en tant que sujets qui se constituent et se lient réciproquement par l'alternance des rôles communicationnels de la première et de la seconde personne, pour constituer l'espace de leur interaction. Il se définit aussi par la perspective commune qu'ils adoptent pratiquement. Cette perspective, qu'ils construisent ensemble à l'aide de médiations publiques, spécifie un mode de rapport mutuel et une forme de rapport au monde et aux autres ; elle crée un horizon d'attentes, définit des pratiques et fournit une organisation de points de vue corrélatifs. C'est à travers la mise en place concertée d'une structure d'activité conversationnelle qu'une telle perspective commune est rendue mutuellement sensible.

Imaginons par exemple que nos deux voyageurs lient plus ample connaissance et entreprennent de se rendre mutuellement compte des raisons de leur voyage ou de se raconter leur vie. Ces types conventionnels d'activité conversationnelle leur fournissent un certain point de vue pour se rapporter l'un à l'autre (y compris des places et des rôles), pour se rapporter au monde, aux autres, aux événements ; ils leur indiquent aussi toute une gamme de pratiques à effectuer et d'opérations à faire l'un par rapport à l'autre ; ils rendent pertinents un certain réseau conceptuel et un certain vocabulaire de motifs, etc.

On peut encore pousser plus avant l'analyse et montrer que, dans ce type d'interaction, les partenaires se constituent récipro-

quement comme sujets d'action, puisque, à proprement parler, c'est la nature même de la perspective commune qu'ils prennent comme base d'inférence et d'intervention qui leur ouvre un espace d'action et de responsabilité réciproques. Il en va de même pour leurs relations. Des personnes peuvent être liées l'une à l'autre par des liens de parenté ou d'amitié, et connaître beaucoup de choses l'une sur l'autre ; il n'en demeure pas moins que cette relation préalable ne peut pas à elle seule déterminer complètement comment elles vont se rapporter l'une à l'autre dans une rencontre, une conversation, un contact téléphonique. Chaque situation d'interaction requiert qu'une relation soit construite comme condition de possibilité et comme composante d'une action conjointe (fût-elle de simple conversation). Sans doute l'état de relation préalable fera-t-il que l'échange aura un certain ton ou un certain style (intimité, connivence, familiarité, etc.) et que l'arrière-plan des attentes et des informations tacites sera plus ou moins étendu. Mais d'un autre côté, c'est dans et par la façon dont les personnes configurent leurs rapports réciproques dans l'échange qu'elles se rendent mutuellement sensible ou manifeste le lien social qui les unit.

Lorsqu'il s'agit tout simplement d'engager une conversation, on ne peut éviter d'avoir à spécifier des types d'activité et des relations appropriées à ces types d'activité : échanger des nouvelles, programmer une activité future, demander un service ou une information. demander ou donner conseil, coordonner des emplois du temps, inviter, etc. C'est en initiant ces types d'activité de façon concertée (à l'aide d'opérations qui ont été décrites par l'analyse conversationnelle) que les partenaires se dotent d'une perspective commune pour construire la relation selon laquelle ils vont être momentanément présents l'un à l'autre, pour transformer cette relation au fur et à mesure du déroulement de l'échange, et pour faire émerger un monde commun. Enfin, s'ils tirent des informations de leur échange (des faits ou des hypothèses qui représentent le monde réel), c'est pour autant qu'ils se réapproprient réflexivement, avec

les distinctions que permet la formulation discursive de l'expérience, une partie de ce qu'ils se sont rendu mutuellement manifeste dans la conversation sur le mode du « sens incarné ».

Au-delà d'une conception représentationniste du langage

Ces deux exemples illustrent quelquesuns des principaux traits du raisonnement « praxéologique ». Celui-ci s'oppose au modèle « épistémologique » par des aspects essentiels. J'en retiendrai quatre. Le premier est la place du langage dans la communication. Alors que pour le modèle informationnel, le langage est un instrument de représentation ou de transmission de représentations et d'états intentionnels, pour le modèle communicationnel le langage est nécessairement partie prenante de la construction sociale de la réalité. Il importe ici de préciser en quel sens.

Si nous ne faisons pas usage du langage uniquement pour façonner, valider et transmettre des représentations adéquates des propriétés d'un monde prédéfini, à quoi d'autre l'utilisons-nous? Il nous sert tout d'abord à formuler les choses, et à articuler notre expérience. Il nous permet en particulier de passer d'une appréhension confuse, peu claire, « incarnée », de ce que nous sommes, de ce qui nous motive, de ce que nous cherchons à dire ou à faire, et de ce dont il est question dans nos conversations, à une vue où les choses apparaissent plus clairement, où les objets et les personnes sont plus nettement individués, où nos paroles et nos actes acquièrent des contours plus précis, donc à une vue plus articulée du monde et de nous-mêmes, et cela grâce aux distinctions qu'il nous permet d'introduire et au vocabulaire qu'il nous fournit.

En second lieu, le langage joue un rôle important dans la compréhension que nous avons de nous-mêmes et de nos pratiques ordinaires. En effet, c'est en lui et par lui qu'il nous est possible de formuler l'horizon de valeurs, la « texture de pertinences » ou les « caractérisations de désirabilité » en

fonction desquels nous orientons et qualifions nos actions et nos conduites de l'intérieur. C'est grâce à lui que nous pouvons établir et formuler l'ensemble des discriminations qui nous permettent de faire la part de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas, de déterminer ce qui mérite d'être honoré, recherché, poursuivi et de ce qui ne le mérite pas, de qualifier les actes et les comportements des uns et des autres, de les rapporter à des distinctions de valeur, à des exigences de validité, à des standards de conduite, à des critères d'excellence, etc. Comme l'écrit Taylor, « our typically human concern only exists through articulation and expression » (Taylor, 1985, p. 270).

D'un autre côté, le langage nous permet aussi d'articuler nos sentiments, nos émotions, nos pratiques et nos relations, mais en un sens où il en est proprement constitutif. Par exemple, s'agissant de sentiments, il semble que notre capacité à les formuler à l'aide d'un vocabulaire et des distinctions du langage transforme leur nature même, en ce sens qu'elle les clarifie et qu'elle accroît leur individualité en les différenciant et en rendant leurs contours plus nets. Quant à nos pratiques, elles sont constituées non seulement par nos opérations et nos gestes, mais aussi par les réseaux de concepts et les vocabulaires de motifs qui nous permettent de les articuler, c'est-à-dire de les orienter, de les contrôler, de les rendre sensées, intelligibles, désirables et communicables, de les justifier, etc. Le langage est ainsi une partie essentielle des réalités dont il parle. Par exemple, les pratiques démocratiques qui ont cours dans notre société, avec les notions qui leur sont consubstantielles, d'égalité, de liberté, de justice, etc., perdraient leur identité et leur intelligibilité mêmes, et donc la base de motivation de notre adhésion et de notre investissement, si elles cessaient d'être conçues, articulées et décrites dans un vocabulaire qui comporte ces notions. Pour prendre un autre exemple, on voit mal comment des travailleurs qui font grève sauraient ce qu'ils font, pourquoi ils le font, et pourquoi ils s'investissent dans ce type de comportement, s'ils ne disposaient pas du réseau conceptuel et du vocabulaire de motifs dans lesquels la grève s'articule comme type d'action significatif dans nos sociétés, pour organiser leur mouvement en tant que conduite intelligible, communicable et descriptible. Le langage de la grève ne sert pas seulement à nommer, à catégoriser, à décrire comme après-coup une réalité qui aurait sa déterminité en elle-même, hors du langage. Ce langage fait partie de l'être même de la grève et contribue à la manifestation publique de cet être dans un accomplissement. C'est en ce sens qu'on peut dire du langage qu'il est une part essentielle de nos sentiments, buts, relations, pratiques, objets: ceux-ci ne seraient pas les réalités qu'ils sont sans les vocabulaires dans lesquels ils s'autodécrivent.

De l'externe vers l'interne

Le second point concerne l'espace public. J'ai déjà souligné le caractère construit de cet espace public, ainsi que le fait que la « publicité » qui le caractérise n'est jamais réductible à la visibilité corrélative à un point de vue d'observateur monologique, car elle est une visibilité socialement organisée et socialement construite. Le point que je veux souligner en plus concerne le processus même de la « publicisation ». Dans le modèle représentationniste, où les choses sont toujours déjà prédéterminées, le fait qu'une intention, un fait, une hypothèse, une représentation deviennent manifestes ne change rien à leur être même. On est dans une pure logique de transmission de faits c'est-à-dire de choses stables (sans qu'on s'interroge jamais sur le processus social de constitution du fait). Il y est essentiel que ce qui est transmis conserve ses déterminations, sinon il serait impossible d'établir une quelconque similitude entre ce qui est communiqué et ce qui est reçu. Dans le modèle « praxéologique », il en va tout autrement : outre que la manifesteté est rapportée à une activité organisante, en particulier à la construction concertée d'un point de vue commun (toujours au sens opérationnel du terme) et à l'adoption d'une perspective d'autrui généralisée sur les actions et les événements, le devenir-public ou manifeste d'une action, d'une pensée, d'une intention, mais aussi d'un objet ou d'un événement, leur « apparaître » donc, représentent le mouvement même par lequel ils acquièrent leurs déterminations à « toutes fins pratiques ». Comme le rappelle Arendt, « Etre et Apparaître coïncident ». Ce qui donne bien évidemment le primat à l'accomplissement dans un espace public : c'est par cet accomplissement, plutôt que par les états internes qui sont censés engendrer les choses, que celles-ci sont dotées d'identité et d'individualité, de signification et d'intentionalité.

Ceci implique par exemple, pour la communication, que le contenu même de ce qui est rendu manifeste entre des partenaires non seulement n'est pas complètement déterminé avant même l'interaction, mais aussi qu'il n'a pas d'autre « réalité » que celle qui est configurée conjointement dans leur espace public, sur le mode du « sens incarné ». Cependant, ce contenu aux contours indécis, et partiellement indécidables, peut être reformulé à l'aide des catégories et des distinctions du langage, réapproprié par un interlocuteur comme correspondant à son vouloir-dire, ou au propos dont il peut répondre avec l'autorité de la première personne.

Une autre dimension importante de cette « publicisation » concerne les perspectives adoptées par les partenaires pour communiquer. On pense spontanément que les agents appréhendent les objets, les événements et les situations de leur point de vue singulier, et qu'ils se rendent mutuellement manifestes leurs perceptions privées, leurs préférences subjectives ou leurs opinions personnelles. Mais, dans ce raisonnement, on oublie les processus d'anonymisation et de « montée en généralité » qui rendent possible l'intercompréhension dans la communication. Par exemple, quelqu'un qui formule son opinion personnelle sur un objet ou un événement donné incorpore nécessairement dans son jugement une perspective publique sur ce qu'il qualifie, ne fût-ce qu'une définition implicite correspondant à une certaine

façon de les appréhender, de les thématiser et de leur donner sens dans une communauté de communication. De plus, son jugement se présente comme formé sous la contrainte de l'objet. En ce sens, ce n'est pas le sujet qui projette son point de vue sur le phénomène, mais c'est celui-ci qui mérite d'être ainsi qualifié par lui à cause de ce qu'il est ou paraît être pour tous, dans le cadre des manières « normales » de voir les choses, de les définir et de les jauger auxquelles tout un chacun est supposé souscrire dans la conmmunauté (voir en ce sens mon article sur l'opinion dans Réseaux, n° 43).

Le caractère incarné de l'expression

Le troisième point concerne le problème de l'expression. Nous avons vu que le modèle « épistémologique » repose sur une conception « indiciatrice » de la communication. Les partenaires produisent et interprètent des indices de façon à inférer les intentions et les informations transmises. Dans un univers où tout est toujours déjà prédéfini, l'expression est tout au plus la manifestation indirecte d'une réalité déterminée qui existe indépendamment de son expression et préalablement à elle. Le problème avec cette théorie est qu'elle fait de l'ostension (production d'indices) et de l'inférence des médiations nécessaires de toute expression. Or la véritable expression n'est pas d'ordre ostensif-inférentiel. Par exemple, je peux dire que la présence de la voiture d'un de mes collègues sur le parking de l'université me permet d'inférer qu'il est à son bureau ou dans les lieux ; elle est l'indice d'un état de choses. Imaginons que je croise ce collègue dans les couloirs et que je le trouve particulièrement joyeux. La reconnaissance de sa joie, manifestée sur son visage, passe-t-elle aussi par une inférence du même ordre que la précédente? Cela reviendrait à considérer que la joie sur son visage est un indice physionomique d'un état psychologique, indépendant et invisible en soi, observable à l'instance d'observation interne qu'est l'esprit du sujet, et que cet état

ne devient manifeste aux autres que par une production d'indices de ce type. Ce qui paraît assez invraisemblable. C'est pourquoi le modèle « praxéologique » développe une autre conception de l'expression, qui évite le dualisme du modèle « épistémologique » (états internes + mouvements, comportements externes). Elle consiste à considérer que l'expression est une manifestation incarnée dans des actions, ou dans des objets expressifs, d'un désir, d'une intention, d'un sentiment, etc., de telle sorte que ceux-ci n'existent pas préalablement à cette expression ou indépendamment d'elle. L'expression publique est elle-même constitutive de l'être de ce qui est exprimé. Si bien, par exemple, qu'il n'y a pas lieu de postuler une intention communicative autrement qu'en termes d'intention « incarnée » dans un faire interactionnel (un « trying to get »); elle est ce qu'un locuteur cherche plus ou moins confusément à faire entendre, ceci prenant progressivement forme, avec le concours des autres, dans le déroulement d'une discussion ou d'une conversation. De sorte que c'est plutôt au terme de l'interaction qu'au début, que l'intention communicative est véritablement déterminée, l'agent disposant de son « vouloir-dire » en fonction de ce qu'il a effectivement dit dans l'espace public qu'il a construit avec ses partenaires.

Le problème de l'intention communicative

Ceci peut poser problème, et c'est le quatrième point que je souhaitais mentionner, au regard de notre conception de sens commun de la communication, qui est sensible au caractère intentionnel de l'action communicative. Une des distinctions qui nous semble en effet importante est celle qui oppose ce que nous donnons à lire de nous-mêmes sans intention expresse de le communiquer, ou ce que nous laissons transparaître involontairement dans nos gestes et nos comportements, à ce que nous communiquons à proprement parler, c'est-à-dire intentionnellement (Goffman a beaucoup insisté sur cette distinction). Est-ce qu'à faire dépendre

ainsi l'intention informative et communicative d'un accomplissement concerté, temporel et public, le modèle « praxéologique » ne dissout pas aussi la spécificité de la communication humaine? Et pouvons-nous, lorsque nous analysons des processus de communication, faire entièrement l'économie d'une attribution d'intentions de communication aux agents? Je ne peux pas examiner ces problèmes dans toute leur complexité. Mais le raisonnement esquissé ci-dessus fait entrevoir l'orientation d'une argumentation alternative à celle du modèle représentationniste. Elle consiste essentiellement à soutenir deux idées. D'une part, on renoncera à supposer qu'existent, dans la tête des agents, des intentions préalables clairement définies indépendamment de l'action communicative elle-même. On considérera plutôt que l'intention communicative s'exprime, de façon incarnée, dans la recherche confuse, dans le cadre d'une interaction avec autrui ou avec soi-même, d'une formulation adéquate pour des pensées, des idées, des opinions, etc. Cette formulation prend forme progressivement, avec le concours des autres, dans le développement d'un cours d'action conversationnelle selon sa temporalité propre. Loin d'être immédiatement accessible au sujet par observation interne, l'intention communicative apparaît ainsi médiatisée par son incarnation dans un accomplissement public.

La seconde idée est que cette intention émerge d'un processus réciproque d'attribution manifeste d'intentions, sans qu'elles soient jamais complètement décidables. En effet, les agents appréhendent ce qu'ils se disent et ce qu'ils se font réciproquement sous une présomption d'intentionalité ; ils cherchent donc à déterminer ce dont il s'agit, à faire sens des propos tenus et des gestes accomplis, ceci en dotant l'agent d'intentions, de vouloir-dire ou de vouloir-faire. Ils le font en fonction de la situation, des informations dont ils disposent et surtout du type d'action dans lequel ils sont engagés ensemble (des perspectives qu'il donne, de l'horizon d'attentes qu'il crée, des propositions d'association qu'il suscite, etc.). Ils se

manifestent aussi mutuellement les intentions qu'ils se prêtent réciproquement, à charge pour eux de corriger les mauvaises attributions. Dans ce processus, il n'y a pas de garantie d'accéder aux intentions réelles, tout simplement parce que le plus souvent celles-ci n'existent pas comme états indépendants, discrets, individués dans la tête des individus, mais comme sens incarné dans leurs paroles et leurs actes, comme ce qui les polarise confusément et tacitement. En tant qu'états discrets, ces intentions sont plus un aboutissement qu'un point de départ. Le modèle praxéologique est donc en mesure de sauvegarder la dimension intentionnelle de la communication; mais il la thématise en dehors du schéma dualiste et atomiste de la tradition « épistémologique » et du sens commun. Cependant, son point de vue n'est pas simplement attributionniste. Car les intentions ne sont pas seulement mutuellement prêtées et validées ; elles sont attribuées sur la base d'un processus interactionnel de construction, qui suppose un travail de saisie de « configurations sensibles » et d'appropriation (voir à ce sujet la description garfinkélienne de la « méthode documentaire d'interprétation »).

Quelles implications pour les sciences sociales ?

En quoi le passage d'un modèle « épistémologique » de la communication à un modèle « praxéologique » a-t-il des implications non seulement au niveau d'une théorie de la communication, mais plus largement au niveau de l'approche des sciences sociales? Force est de convenir que les deux modèles n'attribuent pas le même enjeu à la communication humaine et qu'ils n'ont pas la même portée théorique et épistémologique. Le modèle « épistémologique » appelle plus une psychologie cognitive qu'une sociologie. Le modèle « praxéologique », qui rapporte la déterminité des choses, des événements et des personnes à des pratiques d'organisation sociale, appelle davantage une sociologie. Mais il oblige à reconsidérer nombre de

prémisses de la conceptualisation et de la théorisation en sciences sociales, ce qui ne semble pas être le cas de l'autre modèle. J'ai caractérisé l'approche « praxéologique » comme « communicationnelle », en raison du statut transcendantal qu'y acquiert l'action communicative. Et j'ai suggéré que l'adoption d'un tel modèle comme schèma conceptuel pour l'analyse sociale représentait un véritable changement de paradigme en sciences sociales. Mais en quoi consiste exactement ce changement? Pour commencer d'y répondre, le plus simple est de se tourner vers des auteurs qui ont contribué à faire prendre ce tournant communicationnel à la sociologie ou à la théorie sociale. Il faudrait assurément prendre en considération plusieurs œuvres importantes. Mais spontanément je pense à G.H.Mead et à J. Habermas.

L'intersubjectivité pratique

Quand, en pionnier, Mead s'efforçait de thématiser « l'esprit, le soi, la société » en termes de communication, il ne cherchait pas à préconiser le « tout-communication » dans l'analyse sociale; de toute façon, il serait absurde de prétendre que tout est communication. S'inscrivant dans le courant pragmatiste initié par Peirce — un courant qui est fondamentalement anti-dualiste et anti-cartésien — il proposait une approche praxéologique et émergentiste des propriétés du monde, du soi et de l'esprit. Son point de départ était la mise en cause du schéma behavioriste d'analyse du comportement, le schéma stimulus-réponse. A ce schéma, il opposait un raisonnement dans lequel l'action et l'environnement se déterminent réciproquement et simultanément : les agents ne réagissent pas à des stimuli prédéfinis rencontrés dans un monde objectif; ils produisent ces stimuli en organisant leur environnement par un travail de sélection et de qualification à partir d'une perspective déterminée. Cette perspective résulte à la fois de l'intentionalité des cours d'action et d'une organisation sociale de points de vue. Les stimuli, ainsi constitués, suscitent de la part des agents des réponses correspondant à des capacités et à des dispositions d'action (socialement formées) incorporées dans leur organisme ; mais l'actualisation de ces capacités et dispositions est médiatisée par un contrôle réflexif de l'agent, le « self » étant cette instance de contrôle. Dans cette théorie, la connaissance a pour site naturel l'action ; elle est une composante essentielle d'une activité d'organisation, par laquelle sont déterminés, réciproquement et simultanément, le sujet et l'objet, l'action et son environnement, et les sujets entre eux .

D'autre part, pour Mead, le processus même de la pensée ou de la réflexion par lequel l'agent contrôle son action, fait retour sur soi, ou bien se rapporte à soi dans une conscience de soi, est de nature communicationnelle : il consiste à adopter le point de vue d'autrui sur soi, que ce soit celui de l'autrui particulier avec qui se fait l'interaction ou celui de l'autrui généralisé accessible par l'imagination. Ce point de vue de l'autrui généralisé n'est autre qu'une organisation sociale de perspectives interdépendantes, dont la plus fondamentale est celle de la communauté de communication. Pour Mead, comme pour tous les pragmatistes, c'est dans une intersubjectivité pratique (primat de l'action et de la communauté de communication) que sont fondées l'objectivité et la subjectivité, l'individualité et la socialité.

Lorsque à son tour, Habermas se propose de reformuler la conceptualité de base de la sociologie, en particulier la théorie de l'action et de l'ordre social qu'elle utilise, dans le cadre du paradigme de la communication, il n'entend pas seulement développer une théorie sociologique générale qui accorderait à la communication une place qu'elle n'a jamais eue dans les théories habituelles de la sociologie, ni produire une théorie de la communication qui soit utilisable à des fins d'analyse et de théorie sociologiques mues par un questionnement classique. Il entend plutôt transformer en profondeur les prémisses du raisonnement sociologique et reformuler le cadre de référence dans lequel sont habituellement thématisés les problèmes d'ordre métathéorique, c'est-à-dire ceux qui ont trait aux définitions de l'action sociale, de l'ordre social, de la signification, de la compréhension, de l'intelligibilité, de la rationalité, etc., définitions qui sont investies dans la théorisation et l'analyse de phénomènes particuliers.

Pour Habermas, le paradigme de la communication constitue essentiellement une alternative à la philosophie de la conscience, c'est-à-dire à la conception de l'homme centrale dans la modernité, qui envisage l'esprit comme le « miroir de la nature », privilégie le point de vue de l'observateur désengagé, fait de la subjectivité individuelle l'origine du sens et de la rationalité, considère la communication comme une transmission de représentations et d'états déterminés, formés dans l'intériorité des sujets et immédiatement accessibles à ceux qui les possèdent, présuppose que l'intercompréhension humaine est une affaire d'accès aux états intentionnels, mentaux ou psychologiques, des individus. Sur ce plan, l'introduction d'une approche communicationnelle a d'abord un enjeu théorique important. En particulier, elle rend possibles un concept élargi de rationalité et une analyse non réductionniste de la modernisation sociale et culturelle comme rationalisation. Et elle permet de conférer un fondement normatif, de nature anthropologique (une théorie des conditions sociales d'une intersubjectivité authentique), au projet d'une théorie critique de la société.

Ce qui importe ici, au-delà de la critique des prémisses individualistes et subjectivistes de la philosophie de la conscience incorporées dans la théorie sociale moderne, c'est la mise au jour, dans l'activité et l'organisation sociales, d'un niveau de la constitution intersubjective de l'objectivité et de la subjectivité par des pratiques sociales. Il s'agit là d'une strate plus fondamentale que celle des unités de base habituelles du discours sociologique: l'individu, ses actions et ses états intentionnels, d'un côté, les entités « anonymes » engagées dans l'explication (nations, classes, mentalités, sociétés) de l'autre. Dans le paradigme de la communication, ces unités ne sont plus originaires ;

elles ne sont pas non plus des substances; elles sont dérivées, relationnelles, et socialement constituées; elles sont les corrélats d'une activité organisante pré-intentionnelle, accomplie conjointement par les agents sociaux dans leur commerce entre eux et avec leur environnement (la construction sociale de la réalité est inconsciente, et nous ne savons pas par quelles opérations nous constituons notre expérience du monde et des autres).

Pour Habermas, c'est l'usage du langage aux fins de coordination de l'action (liaison des personnes et de leurs actes, recouvrement des définitions respectives de la situation) qui instaure une intersubjectivité pratique : la reconnaissance réciproque comme sujets n'est, à ses yeux, pleinement assurée que quand les partenaires d'interaction se rapportent les uns aux autres en agissant communicationnellement, i.e. en exploitant, pour couvrir leurs besoins d'entente liés à la coordination de l'action, le potentiel de rationalité contenu implicitement dans la base de validité du discours (rationalité communicative).

A travers le thème de l'intersubjectivité, l'accent est mis sur les dimensions suivantes. La première est que les rapports des membres d'une société à leur monde, aux autres et à eux-mêmes ne sont pas directs; ils sont médiatisés par une appartenance à une communauté de communication, mais aussi par des attentes normatives et par des jugements, réels ou virtuels, d'autrui portant sur la validité ou l'acceptabilité de ce qui est dit et fait. La métaphore de la triangulation, utilisée par Davidson, décrit assez bien le phénomène: sans relation à autrui, qui est lui-même en contact avec le même monde, un individu ne peut pas faire la différence entre ce qui paraît être et ce qui est réellement, entre ce qui est vrai et ce qui est faux, entre ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. Donc il ne peut avoir les concepts d'un monde objectif, d'un monde social et d'un monde subjectif que pour autant qu'il interagit en même temps avec des objets tiers dans le monde extérieur, avec lui-même et avec les autres, qui sont aussi en contact avec ces

choses extérieures et intérieures. Les mondes objectif, social et subjectif sont des mondes partagés ; et c'est cette intersubjectivité qui fonde les concepts mêmes de vérité objective, de justesse normative et d'authenticité.

Une autre dimension de l'intersubjectivité a été fortement soulignée par Habermas. Le « milieu » dans lequel les membres d'une collectivité déploient leurs activités et leurs relations n'est pas fondamentalement constitué d'objets et de sujets en soi, dont les propriétés demandent à être représentées. Ces membres ne sont pas des subjectivités confrontées aux contraintes, aux limitations et aux déterminations opposées à leurs désirs, préférences, intentions par le monde physique, par des structures sociales ou par une nature interne. Ce « milieu » est d'abord une intersubjectivité, ce qui implique qu'il est toujours connu en commun avec les autres, et surtout qu'il est tout autant un horizon d'attentes normatives et morales, appelant des actes de satisfaction, qu'un ensemble d'états de choses, appelant des actes de représentation et de manipulation. En effet, les membres d'une collectivité se rapportent les uns aux autres sur la base d'exigences de validité qu'ils s'imposent mutuellement d'honorer, en fonction d'un accord tacite, toujours soumis à l'épreuve de la coordination de l'action, sur des définitions, sur des critères de jugement et sur des hiérarchies de valeur. Sous cet aspect, le paradigme de la communication permet bien d'appréhender, selon sa logique interne, la façon dont, dans leur expérience, les agents structurent leurs rapports au monde, aux autres et à euxmêmes, et dont ils prennent ces rapports comme base d'inférence et d'action. Il insiste tout particulièrement sur le caractère médiatisé et public de ces relations.

Quelques points de bifurcation

Partant de l'opposition entre un modèle « épistémologique » et un modèle « praxéologique » de la communication, j'ai considéré que l'adoption du second modèle comme schème conceptuel pour l'analyse

sociale correspondait à un véritable changement de paradigme dans les sciences sociales: elle conduit à traiter l'objectivité d'un monde commun, la subjectivité des membres d'une collectivité et la socialité des conduites, des faits et des événements comme des émergences interactionnelles, à les rapporter à une réalisation sociale, impliquant des opérations de constitution, une activité organisante concertée et un « milieu » d'intersubjectivité. Je voudrais, pour terminer, évoquer quelques points sur lesquels l'approche communicationnelle bifurque par rapport aux approches plus classiques.

Le modèle intersubjectiviste se donne une autre ontologie que celle qui est souvent implicite dans l'analyse sociale, et qui est dominée par la pensée objective - celle qui pose des objets en soi en oubliant leur origine « au cœur même de l'expérience » (Merleau-Ponty). C'est le statut même de l'ensemble des entités, des catégories et des distinctions que la sociologie prend pour base de ses opérations de connaissance qui s'en trouve profondément transformé. Plus précisément encore, c'est la substantialité même de ses objets qui s'écoule par l'ouverture qu'opère le modèle praxéologique (absence d'un monde prédéterminé; absence de détermination complète et définitive des objets et des sujets ; subsistance d'une part irrémédiable d'indétermination et d'indécidabilité, etc.). Par exemple, les sociologues considèrent volontiers qu'ils peuvent prendre comme unités de référence pour leur travail de théorisation et d'enquête ce qu'ils pensent être des entités irréductibles du monde réel : l'individu, ses états intentionnels, ses motivations et ses actions ; le sujet comme réalité en soi; les faits et les événements comme éléments du monde objectif; les groupes, les classes et les nations comme réalités substantielles; et, bien sûr la société conçue comme entité sui generis du monde réel. Or dans le paradigme de la communication, tel qu'esquissé ci-dessus, ces entités échappent à la « pensée objective », et du coup cessent de constituer des points de départ ou des ressources pour l'analyse ; en tant que corrélats ou résultats d'une activité sociale organisante multiforme, elles deviennent des thèmes de plein droit de l'investigation sociologique.

Cette extension du domaine de l'analyse sociale vers l'amont n'est que la contrepartie méthodologique du changement introduit sur le plan de l'ontologie : dans la perspective émergentiste, ce à quoi nous avons affaire en dernière instance lorsque nous essayons de rendre compte du monde social, ce ne sont pas des faits objectifs, des sujets motivés et contraints, des cadres inertes de l'existence collective, des mécanismes inconscients de façonnement des motivations et des comportements, mais des formes instituées, un « monde de significations » sociales-historiques, et des opérations ou des pratiques pré-intentionnelles d'organisation, de schématisation et de configuration, que les agents accomplissent les uns par rapport aux autres dans leurs interactions ou dans leurs interventions sur le monde.

C'est d'ailleurs pourquoi un second aspect du changement mentionné concerne le passage du plan de l'intentionalité à celui de ce qui supporte le « réseau de l'intentionalité » (Searle) dans lequel s'organise notre vie consciente (intentions, croyances, pensées, désirs, etc.). Si c'est « notre réalisation sociale qui prête vie à notre monde », il reste que ce modelage se fait sans une concience des opérations par lesquelles nous le faisons. Car le support infra-intentionnel du réseau de l'intentionalité est constitué de capacités et de pratiques, de formes tacites ou incarnées de pensée, d'orientation dans le monde et de contrôle de l'action. Or le modèle praxéologique considère qu'on peut étudier ce support opérationnel de la constitution de l'expérience du monde et des autres, mais que cela exige de se donner un langage de description autre que le vocabulaire intentionnel dans lequel nous avons coutume de rendre compte de l'activité sociale.

Incontestablement, le modèle esquissé se situe du côté des approches qui adoptent un point de vue constructiviste sur la réalité : nous pensons simplement percevoir le monde alors qu'en fait nous le construisons sans nous en rendre compte par des opérations

dont nous n'avons pas conscience. Dans cette perspective, le rapport entre un agent et son environnement n'est pas à penser en termes de relation cognitive-instrumentale entre un esprit ou une conscience et un monde externe ou des objets définis comme « ce qui existe indépendamment des points de vue et de l'expérience des sujets ». Cet environnement est au contraire socialement construit, non pas tant au sens où il est le résultat d'une histoire sociale, l'effet de processus sociaux inconscients ou la conséquence de l'intervention de forces sociales (ce qui est bien sûr le cas de notre environnement sociotechnique objectif), qu'au sens où il est défini de facon continue, par une activité adaptative impliquant de la cognition, de l'interprétation, de la schématisation, etc., dans le contexte de l'organisation sociale des actions pratiques.

Maintenant, sous ce label de « construction sociale de la réalité » on trouve des points de vue complètement différents, dont certains voisinent avec le solipsisme, c'est à dire l'idée qu'aucune réalité n'existe en dehors de mon esprit, que « le monde n'existe que dans mon imagination et que la seule réalité est le « je » qui imagine le monde » (Von Foerster, in Watzlawick, 1988). Je ne peux pas procéder ici à une différenciation approfondie de ces points de vue. Il me suffit d'indiquer que la perspective inhérente au modèle « praxéologique » proposé n'est pas celle d'un « constructivisme radical » (défendu par des auteurs comme Watzlawick, Von Glasersfeld, Von Foerster, etc.), qui fait de la « réalité » le pur corrélat de l'esprit, de la conscience, du langage ou de l'interprétation. Elle raisonne plutôt en termes d'organisation sociale, donc de pratiques et d'opérations pré-intentionnelles, et de détermination réciproque dans le cadre d'interactions d'agents entre eux et avec un environnement. Il me semble que c'était aussi la perspective de Mead, évoquée plus haut. Mead défendait le point de vue d'un « relativisme objectif », qui considère que tout notre environnement humain est réel et objectif, mais seulement relativement à nous et à notre communauté de langage et d'action. « Ce qu'est le monde objectif » incor-

pore donc un point de vue, une perspective, à partir desquels sont construites l'identité et l'objectivité du monde. Or il n'y a de perspective que pour des formes vivantes, qui ont non seulement une structure physiologique et psychique, mais aussi des attentes et des besoins façonnés culturellement, et surtout des dispositions socialement formées à répondre de façon déterminée aux stimulis de l'environnement (et donc aussi à les constituer). Si l'objectivité du monde est le corrélat d'une organisation sociale de perspectives, dont le support est une communauté de communication, les propriétés du monde ne sont pas des faits de conscience ou d'imagination: elles appartiennent bien au monde objectif. Enfin, pour ce « relativisme objectif », la notion de réalité en soi n'a pas grand sens ; une chose émerge comme un objet défini, significatif ou pertinent, quand elle est déterminée dans le cours d'une interaction avec des agents doués d'une capacité de perception, de sélection et de manipulation et d'un pouvoir de symbolisation. Le fait de traiter une chose comme un objet défini implique une abstraction considérable, une sélection de quelques-uns des multiples éléments que comporte notre champ d'expérience.

La sorte de « relativisme objectif » propre au modèle « praxéologique » ne laisse évidemment pas intactes les conceptions traditionnelles du caractère social, de la détermination sociale ou de l'inscription sociale des événements et des conduites des agents sociaux. D'une part, l'idée de la société comme réalité sui generis, capable de déterminer les comportements de l'extérieur sur le mode de l'application d'une force ou de l'exercice d'une pression, s'effondre avec la critique du schème représentationnisteréaliste. D'autre part, dès lors que la subjectivité est thématisée non plus comme

origine de l'action et de son sens mais comme aboutissement (par « appropriation ») de l'effectuation et de la réception publiques d'une action, dont le cours est déterminé localement dans le cadre d'un processus d'intéraction avec l'environnement, à partir d'une perspective, il n'y a plus de sens à rendre compte de l'action uniquement par la motivation des agents ni donc à concevoir la socialisation de l'action comme étant médiatisée par le façonnement des motivations de l'agent par l'institutionnalisation et l'intériorisation des valeurs et des normes d'une collectivité. Le paradigme de la communication rend alors possible une approche internaliste de la socialisation des conduites et des événements, en ce sens que l'identifiabilité et l'intelligibilité de ce que les gens disent et font sont socialement produites par une activité organisante des agents, qui rapporte les actes et les paroles à un environnement social familier et supposé connu en commun avec les autres. Dans cette nouvelle perspective, le caractère social des actions et des événements est un accomplissement concerté, le résultat d'une opération de socialisation, au sens d'une inscription sociale, tant au niveau de la production que de la réception. En outre, il est interne en ce sens que l'organisation même d'un cours d'action identifiable, intelligible et communicable, requiert des acteurs et de leurs partenaires que, dans leur activité organisante, ils mobilisent leur savoir de sens commun des structures sociales et honorent leurs attentes normatives réciproques d'arrière-plan, relatives aux opérations, socialement organisées, qu'ils font les uns par rapport aux autres, aux définitions de l'ordre des choses qu'ils considèrent comme légitimes, aux cadres normatifs d'activité qu'ils sont supposés prendre comme base d'inférence et d'action.

^{2.} Comme le suggère Rorty, « une intuition n'est rien de moins (ni rien de plus) qu'une certaine familiarité avec un jeu de langage ».

REFERENCES

- DAVIDSON D., 1980, Essays on Events and Actions, Oxford, Clarendon Press
- GARFINKEL H., 1967, Studies in Ethnomethodology, N.J., Prentice-Hall.
- GOFFMAN, 1973, La mise en scène de la vie quotidienne, Paris, Minuit, 2 vol.
- HABERMAS, 1987, Théorie de l'agir communicationnel, Paris, Fayard, 2 vol.
- MEAD G.H., 1934, L'esprit, le soi, la société, Paris, PUF (trad.fr. 1963).
- MERLEAU-PONTY M., 1945, Phénoménologie de la perception, Paris, Gallimard.
- QUÉRÉ L., 1990, « Opinion : l'économie du vraisemblable », Réseaux, n°43, pp.33-58.

- SEARLE J., 1985, L'intentionalité, Paris, Minuit
- SPERBER D. and Wilson, D.,1986, Relevance. Communication and Cognition, Basil Blackwell (tr.fr. 1989, Minuit).
- TAYLOR C., 1985, Philosophical Papers, Cambridge, C.U.P., 2 vol.
- VARELA F.J., 1989, Connaître. Les sciences cognitives, tendances et perspectives. Paris, Le Seuil.
- VON FOERSTER H., 1988, « La construction d'une réalité », in Watzlawick, P., (éd.), L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme, Paris, Le Seuil.